

novembre 2002 supplément au n° 573

# CAHIERS DU CINEMA

FESTIVAL  
D'AUTOMNE  
À PARIS

31<sup>e</sup> édition



Films

## algériens à Paris

*Rachida* (2002)  
de Yamina Bachir-Chouikh

du 20 novembre  
au 3 décembre  
au MK2  
Hautefeuille

du 4 au 10  
décembre  
au Magic Cinéma  
de Bobigny



## Cinéma coréen



Tél : 01 53 45 17 00. Fax : 01 53 45 17 01  
Site Internet : www.festival-automne.com  
Président du conseil d'administration :  
André Bénard  
Directeur général : Alain Crombecque  
Directrices artistiques :  
Marie Collin et Joséphine Markovits

Programmation : Thierry Lounas, Charles Tesson  
Réalisation : Françoise Béverini  
Coordination : Ouardia Teraha et Vinca Van Eecke  
Révision : Marina Hammoutène  
Presse : Agnès Béraud  
Avec le concours de Catherine Fröchen

CINÉMA MK2 HAUTEFEUILLE,  
7 rue Hautefeuille, 75006 PARIS  
Tél : 08 92 68 68 12

Le programme Cinéma d'Algérie est présenté dans le cadre de « Djazair, une année de l'Algérie en France » et réalisé avec le soutien de la Direction régionale des affaires culturelles et de la communication d'Ile-de-France, du Ministère coréen de la Culture et du Tourisme et du Centre culturel de l'Ambassade de Corée en France. En association avec la Fondation de France et la Korea Foundation.  
Avec le concours d'agnès b., de l'American Center Foundation et du Groupe Lafarge.

Le programme Aspects du cinéma Coréen est réalisé avec le soutien de la Direction régionale des affaires culturelles et de la communication d'Ile-de-France, du Ministère coréen de la Culture et du Tourisme et du Centre culturel de l'Ambassade de Corée en France. En association avec la Fondation de France et la Korea Foundation.  
Avec le concours d'agnès b., de l'American Center Foundation et du Groupe Lafarge.

**REMERCIEMENTS**

Marin Karmitz - Bertrand Roger / MK2 Vision  
- MK2 Hautefeuille - CNC / Commission de Classification -  
Douanes et Droits indirects - Direction régionale de Roissy en  
France - Jean-Louis Lefevre / Titra - Jules Roy / Département  
cinéma - Bernard Benoit / Cinémathèque française -  
Boujema Karèche / Cinémathèque d'Alger - Alain Jalladeau /  
Festival des Trois Continents - Rencontres internationales de  
Cinéma à Paris - Monsieur Sohn / Ambassade de Corée - ASC  
- OCEAN - PATHE - Pierre Rissient - Anna Lee - Jinny Kim /  
Unikorea - Erica Nam / Mirovision - Yun-Jeong Kim /  
Cineclickasia - Cho Eunjung / e pictures -  
Pierre Triapkin / AFAA - Monsieur Abdou Benziane /  
Commissariat Général algérien - Monsieur Bouchouchi /  
Centre Culturel Algérien - Dominique Bax - Mouloud Mimoun -  
Ariel Cypel / Confluences - Jean-Jacques Varret / Films du  
Paradoxe - Mohamed Bouamari - Tewfik Farès - Belkacem  
Hadjadj - Okacha Touita.

**PUBLICITE** : cahiers@etoilepub.com  
Le Monde Publicité SA, 21 bis rue Claude Bernard  
BP 218, 75226 Paris Cedex 05  
Directeur Général : Stéphane Corre  
Directeur : Stéphane Remy (01 53 44 77 47)  
Directeur de clientèle : Guillaume Drouillet (77 50)

Directrice de la publication : Anne Chaussebourg  
Revue éditée par les Editions de l'Etoile, société anonyme à  
Directoire (Anne Chaussebourg présidente, Franck Nouchi) et  
Conseil de surveillance (président : Dominique Alduy, vice-pré-  
sident : Michel Noblecourt) au capital de 2 365 500 euros  
(principaux associés : Société éditrice du Monde, Société civile  
les Amis des Cahiers du cinéma) RC PARIS B572 193738.  
Commission paritaire n°57650. Dépôt légal.  
Flashage et photogravure : Fotimprim  
Imprimé en France par Maury et RAS  
Supplément aux Cahiers du cinéma n°573. Ne peut être  
vendu séparément

**FESTIVAL D'AUTOMNE A PARIS - CAHIERS DU CINEMA**

du 20 novembre au 3 décembre 2002 au MK2 Hautefeuille, 7, rue Hautefeuille, Paris 6<sup>e</sup>  
Renseignements : 01 40 30 20 10 puis # 491 ou 08 92 68 68 12  
Prix des places : 6 €. séance de 11h30 : 4,50 €. Abonnement 5 films : 22,5 €.  
Abonnement 10 films : 30 €. Pass et abonnements MK2 acceptés  
Le programme de cinéma algérien est repris du 4 au 10 décembre à Bobigny : voir page 9

**PROGRAMME**

**Mercredi 20 novembre**

14h00 *La Montagne de Baya* d'Azeddine Meddour  
16h15 *Le Harem de Madame Osmane*  
de Nadir Mokneche  
18h15 *Bab-el-Oued City* de Merzak Allouache  
20h30 *Rachida* de Yamina Bachir-Chouikh.

**Jeudi 21 novembre**

11h30 *L'Opium et le Bâton* d'Ahmed Rachedi  
14h00 *Le Charbonnier* de Mohamed Bouamari  
16h00 *Ombres blanches* de Saïd Ould-Khelifa.  
18h00 *Démons au féminin* de Hafsa Zinaï-Koudil.  
20h30 *Nahla* de Farouk Beloufa (sous réserve).

**Vendredi 22 novembre**

11h30 *Les Sacrifiés* d'Okacha Touita  
14h00 *Démons au féminin* de Hafsa Zinaï-Koudil.  
16h15 *Cheb* de Rachid Bouchareb  
18h15 *Le Vent des Aurès*  
de Mohamed Lakhdar-Hamina  
20h30 *La Citadelle* de Mohamed Chouikh.

**Samedi 23 novembre**

11h30 *La Montagne de Baya* d'Azeddine Meddour  
14h00 *Ombres blanches* de Saïd Ould-Khelifa.  
16h00 *Noua* d'Abdelaziz Tolbi.  
18h00 *Rachida* de Yamina Bachir-Chouikh.  
20h30 *Machaho* de Belkacem Hadjadj.

**Dimanche 24 novembre**

11h30 Table ronde : « La production  
cinématographique algérienne aujourd'hui »  
14h00 *Tahia ya Didou* de Mohamed Zinet  
16h15 *Les Enfants du vent* de Brahim Tsaki  
18h30 *Le livre de femmes et de peinture*  
de Im Kwon-taek.  
22h00 *Les Sacrifiés* d'Okacha Touita

**Lundi 25 novembre**

11h30 *Le Harem de Madame Osmane*  
de Nadir Mokneche  
13h45 *L'Opium et le Bâton* d'Ahmed Rachedi  
16h30 *Machaho* de Belkacem Hadjadj  
18h15 *Camel(s)* de Park Ki-yong.  
20h30 *Oasis* de Lee Chang-dong.

**Mardi 26 novembre**

11h30 *Le Charbonnier* de Mohamed Bouamari  
13h15 *La Montagne de Baya* de Azeddine Meddour  
15h30 *Camel(s)* de Park Ki-yong.  
17h30 *Oasis* de Lee Chang-dong.  
20h30 *The Turning Gate* de Hong Sang-soo.

**Mercredi 27 novembre**

14h00 *Le Vent des Aurès*  
de Mohamed Lakhdar-Hamina

16h00 *Machaho* de Belkacem Hadjadj  
18h30 *Cheb* de Rachid Bouchareb  
20h30 *La Vierge mise à nu par ses prétendants*  
de Hong Sang-soo

**Jeudi 28 novembre**

11h30 *Démons au féminin* de Hafsa Zinaï-Koudil  
14h00 *Bab el-Oued City* de Merzak Allouache  
16h00 *Le Vent des Aurès*  
de Mohamed Lakhdar-Hamina  
18h00 *La Citadelle* de Mohamed Chouikh  
20h30 *Too Young To Die* de Park Jin-pyo

**Vendredi 29 novembre**

11h30 *Too Young To Die* de Park Jin-pyo  
13h30 *La Nouba des femmes du mont Chenoua*  
d'Azeddine Meddour  
15h45 *Les Hors-la-loi* de Tewfik Farès  
18h00 *Omar Gatlato* de Merzak Allouache  
20h30 *Histoire d'une rencontre* de Brahim Tsaki

**Samedi 30 novembre**

11h30 *La Nouba des femmes du mont Chenoua*  
d'Azeddine Meddour  
14h00 *Omar Gatlato* de Merzak Allouache  
17h00 *La Vierge mise à nu par ses prétendants*  
de Hong Sang-soo  
19h30 *Chronique des années de braise*  
de Mohamed Lakhdar-Hamina

**Dimanche 1<sup>er</sup> décembre**

11h30 *Histoire d'une rencontre* de Brahim Tsaki  
14h00 *Les Hors-la-loi* de Tewfik Farès  
17h15 *Noua* d'Abdelaziz Tolbi  
19h15 *Le Charbonnier* de Mohamed Bouamari  
22h15 *Touchia, cantique des femmes*  
de Rachid Benhadj

**Lundi 2 décembre**

11h30 *Les Hors-la-loi* de Tewfik Farès  
14h00 *Histoire d'une rencontre* de Brahim Tsaki  
16h00 *Touchia, cantique des femmes* de R. Benhadj  
17h45 *Nahla* de Farouk Beloufa  
20h30 *Guerre sans images* de Mohammed Soudani  
(en présence également  
de Michael von Graffenried)

**Mardi 3 décembre**

11h30 *Chronique des années de braise*  
de Mohamed Lakhdar-Hamina  
15h00 *Touchia, cantique des femmes* de R. Benhadj  
16h30 *Ombres blanches* de Saïd Ould-Khelifa  
18h15 *Guerre sans images* de Mohammed Soudani  
20h30 *Les Sacrifiés* d'Okacha Touita

Cette grille est susceptible de modifications

**Hommage**  
par THIERRY LOUNAS et CHARLES TESSON



Un très vaste ensemble de manifestations culturelles fera de 2003, en France, l'année de l'Algérie. Evénement important, auquel les Cahiers et le Festival ont tenu à s'associer. En effet, la revue a toujours entretenu des liens étroits, à la fois sentimentaux et historiques, avec ce grand pays de cinéma et de cinéphilie. Les films d'Abdelaziz Tolbi (*Noua*) et de Mohamed Chouikh (*La Citadelle*) trouvèrent dans ces pages d'ardents défenseurs. Et si, en France, la Cinémathèque fut l'école quotidienne de la future Nouvelle Vague, son homologue algéroise a joué un rôle similaire pour toute une génération de cinéastes nationaux. L'occasion était donc belle, alors que se multiplient les commémorations – 1962, les accords d'Evian, la reconnaissance officielle de l'indépendance –, d'offrir un large aperçu d'une cinématographie dont le destin est intimement lié à l'Histoire.

Comme il arrive souvent dans les pays colonisés, **LE CINÉMA ALGÉRIEN NAIT SOUS LES BOMBES.** Décision fondatrice : la demande faite par l'armée de libération à René Vautier de prendre la direction d'une Unité documentaire chargée de filmer la guerre. Dès lors se développe un cinéma de maquis – *L'Algérie en flammes*, *La Voix du peuple* – à l'influence durable sur l'inspiration des fictions elles-mêmes. Telles sont les conditions de l'apparition du cinéma en Algérie : une proximité avec la guerre dont deux marques sont l'affinité de maints réalisateurs – dont Tolbi, blessé au combat – avec la résistance, et la préférence pour des héros populaires dressés contre l'occupant. C'est ainsi que le cinéma, une fois l'indépendance acquise, participa à la construction d'une identité nationale algérienne.

Tout autre est la situation actuelle. Du cinéma algérien, les nouvelles sont désormais très rares. La raison en est hélas simple : celui-ci n'a pas été épargné par la ruine de l'économie consécutive au désastre des années 90. Intégrisme et terrorisme ont poussé de nombreux cinéastes à l'exil. Les autres sont restés, ils doivent se battre contre des conditions précaires et des budgets dérisoires.

**NOUS AVONS VOULU RENDRE HOMMAGE AU CINÉMA ALGÉRIEN,** plutôt qu'à l'Algérie comme territoire offert à des cinéastes aussi bien étrangers que nationaux. La programmation compte une vingtaine de longs métrages, parmi lesquels il faut d'abord isoler les films de « guerre », où figurent des « classiques » comme *L'Opium et le bâton* d'Ahmed Rachedi et *Chronique des années de braise*, de Mohamed Lakhdar-Hamina, palme d'or à Cannes en 1975.

Deuxième grand sujet : la révolution agraire, que peignent beaucoup de films des années 70, dont *Le Charbonnier* de Mohamed Bouamari. Puis vient *Omar Gatlato* de Merzak Allouache, qui rompt avec ces thèmes traditionnels. Pour la première fois, un cinéaste décrit un quartier d'Alger et propose un portrait drôle de la société contemporaine. D'autres cinéastes le suivront dans cette voie, à commencer par Brahim Tsaki, auquel sera rendu ici un hommage particulier à travers la projection de deux de ses films, *Les Enfants du vent* et *Histoire d'une rencontre*, inédits en France. Semblable fut le sort de *Nahla*, unique long métrage de Farouk Beloufa, qui jouit d'un prestige spécial, en raison de son éclatante beauté, mais aussi de son statut singulier. A son tour, *Nahla* bouleversa en effet l'économie algérienne des sujets, en traitant un problème extra-national : la guerre civile au Liban. A ce titre au moins, ce film mérite d'être découvert. On voit que le panorama est riche. Selon la précieuse tradition du Festival d'automne, débats et rencontres avec les cinéastes prolongeront les séances. Une table ronde, organisée le dimanche 24 novembre, affinera également la découverte de quarante ans de cinéma algérien – dont désormais la complexité ne peut plus être méconnue.

En complément de cet ensemble autour de l'Algérie, les Cahiers renouent avec le cinéma coréen qui avait été au cœur de la programmation cinéma de 1999, couronnée de succès. Depuis, les films coréens ont fait leur chemin, dans les festivals et dans les salles. Il s'agit pour nous de poursuivre le dialogue avec la cinématographie la plus productive et la plus stimulante du continent asiatique en resserrant les liens autour de quelques films et de quelques cinéastes (Im Kwon-taek, Hong Sang-soo et Lee Chang-dong) qui nous sont chers. ■



**Chronique des années de braise** de Mohamed Lakhdar-Hamina



# CINÉMA ALGÉRIEN

## MERZAK ALLOUACHE

Né en 1944, diplômé comme son compatriote Farouk Beloufa de l'INC (Institut national de cinéma d'Alger) à Ben Aknoun et de l'IDHEC, il commence à travailler à l'OAA (Office des actualités algériennes), puis au CNC (Centre national du cinéma) au sein du ministère de l'Information et de la Culture. C'est pour ce ministère qu'il réalise son premier documentaire en 1973, *Nous et la révolution*. Son dernier film, *L'Autre monde*, est sorti l'an passé en France.



## Omar Gatlatto

1976, 80 min, avec Boualem Bannani

Premier long métrage de Merzak Allouache, qui rompt avec les films de ses aînés en s'intéressant avec humour à l'Algérie post-révolutionnaire. Omar, dit Gatlatto à cause de son côté macho, est un jeune banlieusard qui habite sur les hauteurs de Bab el-Oued. Passionné de musique, il possède une mini-cassette et passe son temps à enregistrer des chansons chaabi. Un jour, une cassette et la voix d'une femme transforment son existence.



## Bab el-Oued City

1994, 90 min, avec Nadia Kaci, Mohamed Ourdache, Hassan Abdou

Vingt ans après, retour dans le quartier d'Omar Gatlatto, où l'atmosphère n'est plus à la rigolade. Boualem, jeune boulanger, travaille la nuit et dort le jour. Sans cesse dérangé par le haut-parleur de la mosquée qui, du toit de son immeuble, répand la parole de l'imam et l'empêche de dormir, il l'arrache. L'incident devient une affaire d'Etat et les intégristes islamiques traquent le coupable. Prix de la critique internationale au Festival de Cannes 1994.

## YAMINA BACHIR-CHOUIKH

Elle entre en 1973 à l'ONCIC (Office national du commerce et de l'industrie cinématographiques) et travaille comme assistante, scripte puis monteuse sur les films d'Ahmed Rachedi, Abdelkader Lagta, Okacha Touïta, et Mohamed Chouikh, son mari. Il lui a fallu cinq ans pour réaliser *Rachida*, son premier film.

## Rachida

2002, 100 min, avec Bahja Rachedi, Ibtissem Djouadi, Nacera Merah

Institutrice à Alger, Rachida vit avec sa mère, divorcée. Son existence bascule quand de jeunes terroristes lui demandent de poser une

bombe dans son école. Devant son refus catégorique, ils lui tirent dessus. La jeune femme s'en sort et se réfugie à la campagne. Portrait d'une femme prise dans la tourmente du terrorisme. Film présenté au Festival de Cannes 2002, en sélection officielle – Un certain regard.

## FAROUK BELOUFA

Né en 1947, diplômé de l'IDHEC, il réalise en 1973 le documentaire *Insurrectionnelle*, qui est remonté par les autorités algériennes et présenté en salles comme une œuvre collective sous le titre *La Guerre de Libération*. Assistant de Youssef Chahine en 1976 sur *Le Retour de l'enfant prodigue*, il tourne *Nahla trois ans plus tard*.

## Nahla

1979, 111 min, avec Yasmine Khlaf, Lina Tebbara, Nabila Zitouni

Liban, 1975, guerre civile. Un journaliste algérien entretient des relations avec trois femmes très différentes : Nahla, la chanteuse, Hind l'activiste palestinienne et Maha la journaliste. Succès critique à sa sortie, reconnu comme l'un des plus grands films algériens, ce beau portrait de Libanais, pris dans la confusion du conflit, reste à ce jour l'unique long métrage de fiction de Farouk Beloufa.

## MOHAMED RACHID BENHADJ

Né en 1949, il fait des études d'architecture à l'École

supérieure des arts décoratifs de Paris, s'essaye à la peinture, avant de se tourner vers le cinéma. Il réalise plusieurs longs métrages pour la RTA. Son premier film pour le cinéma, *Rose des sables* (1989), qui raconte la vie d'un jeune handicapé, remporte un joli succès.



## Touchia

1992, 80 min, avec Nabila Babli, Leïla Ait-Oukali, Maria-Cristina Fioretti

Algérie, 1991. Fella, 40 ans, se prépare pour aller donner une interview à la télévision. Elle doit traverser la ville, s'exposer aux regards masculins et affronter les risques représentés par Alger en ébullition, aux mains des islamistes. Toute sa jeunesse lui revient alors en mémoire. Que sont devenus les rêves et le fol espoir consécutif à l'indépendance ?

## MOHAMED BOUAMARI

Né en 1941, il commence comme assistant-réalisateur d'Ahmed Rachedi, Mohamed Lakhdar-Hamina et Costa-Gavras et réalise des courts métrages comme *Conflit* (1964), *L'Obstacle* (1965) ou APC, école de démocratie (1978). Ses deux premiers films, *Le Charbonnier* (1972) et *L'Héritage* (1974), dans lesquels joue sa femme l'actrice

Fettouma Ousliha, sont consacrés à la révolution agraire et aux problèmes sociaux qui touchent l'Algérie.



## Le Charbonnier

1972, 100 min, avec Fettouma Ousliha, Youcef Hadjam, Ahmed Hamoudi

Un charbonnier, ancien maquisard, perd son emploi et quitte la campagne pour trouver du travail en ville. Rejeté partout, il réalise combien la guerre a brisé des solidarités profondes. Même au sein de son foyer, la transition s'avère difficile, sa femme ayant des velléités d'indépendance.

## RACHID BOUCHAREB

Né en 1953 en France de parents originaires de Maghnia, il commence sa carrière en travaillant dans l'audiovisuel et tourne son premier long métrage *Baton Rouge* en 1985. Son troisième film, *Poussières de vie*, est nommé aux Oscars en 1996 dans la catégorie du Meilleur Film étranger. Producteur – notamment de *L'Humanité de Bruno Dumont* – avec sa société 3B Productions, il a créé également la société de distribution Tassili à Oran. Djamel Debbouze, Samy Nacéri et Roschdy Zem sont au générique de son prochain film, *Indigènes*.

## Cheb

1991, 80 min, avec Mourad Bounaas, Pierre-Loup Rajot, Nozha Khoudra

Expulsé de France, un jeune émigré se retrouve en Algérie, « son pays », dont il ne connaît ni la langue ni les mœurs. Il y tombe amoureux



d'une jeune fille et tente avec elle de regagner l'Hexagone.

## MOHAMED CHOUIKH

Né en 1943, il commence sa carrière comme comédien, intègre la troupe du Théâtre national algérien en 1963 et joue dans les premiers films algériens de la fin des années 60 (*Le Vent des Aurès*, *Les Hors-la-loi*). En 1982, il est l'assistant-réalisateur de Mohamed Lakhdar-Hamina sur *Vent de sable* puis réalise *Rupture pour l'ONCIC* (Office national du commerce et de l'industrie cinématographiques).

## La Citadelle

1998, 95 min, avec Khaled Barkat, Djillali Aintedeles, Fettouma Ousliha

Un village au sud d'Oran. La vie quotidienne d'une communauté divisée : les femmes, d'un côté, les hommes, de l'autre. Et voilà que Kaddour, le fils d'un « riche », tombe amoureux de la femme du cordonnier, un « pauvre ». Sa passion sème le trouble et bouscule l'ordre établi.

## ASSIA DJEBAR

Née en 1936, de son vrai nom Fatima Zohra Imalayen, elle est l'auteur de plusieurs romans (*Ombre sultane*, *Loin de Médine*), un recueil de poèmes (*Poèmes pour une Algérie heureuse*) et une pièce de théâtre (*Rouge l'aube*). En 1990, elle a coréalisé avec Merzak Allouache un documentaire vidéo intitulé *Femmes en mouvement*.

## Yamina Bachir-Chouikh: « Je voulais que les femmes soient belles »

■ Elle vous regarde droit dans les yeux, tire sur sa cigarette, s'anime. Yamina Bachir-Chouikh défend bec et ongles son premier film, *Rachida*, qui a représenté l'Algérie cette année à Cannes. C'est l'histoire d'une jeune Algérienne confrontée au terrorisme. « Dans notre société, c'est la femme qui est la victime de la guerre, c'est elle qui pleure. J'ai voulu rendre hommage à toutes les *Rachida* qui se battent jour après jour. » Elle s'est battue, pour faire ce film. Cinq ans pour réunir les financements, aucune aide du gouvernement. Depuis 1973 et son passage à l'ONCIC, elle a pris l'habitude de « ne pas baisser facilement les bras » : « Les femmes comédiennes, assistantes ou scriptes, cela ne choquait personne. Pour le reste, il fallait s'accrocher. » Elle apprend sur le tas – « pour moi, un film, ça sortait directement de la boîte, je ne savais pas comment on faisait » –, commence comme assistante puis obtient un poste de monteuse pour des cinéastes tels Okacha Touïta, Abdelkader Lagta, Mohamed Chouikh. Elle épouse ce dernier, sans pour autant consentir à profiter de l'éclairage de son nom. « Mohamed, c'est Mohamed et, moi, je suis moi. J'ai envoyé mon scénario sous mon nom de jeune fille, pour éviter tout amalgame. » Yamina Bachir-Chouikh – elle travaille à présent sous ce nom complet – ne plaisante pas avec *Rachida*. Puis, comme prise en faute : « Je ne suis pas trop agressive, j'espère ? » Elle assume avec fierté tous ses choix. « Je voulais que ces femmes soient belles, montrer la sensualité des Algériennes. C'est tout ce que l'intégrisme déteste. Les bourreaux et les victimes vivent côte à côte. Même les terroristes sont beaux. » Quelques jours avant notre rencontre, le film a remporté le Bayard d'or au Festival du film francophone de Namur. Mais la cinéaste se réjouit surtout du Prix Junior. Elle est touchée qu'un « film dur » puisse trouver pareil écho chez un public d'enfants. Et sans doute aussi garde-t-elle en mémoire le temps où son père, boxeur-docker-cinéphile, l'emmenait dans les ciné-bus. C'est là, avant la Cinémathèque d'Alger et la grande ouverture vers Buñuel, Wajda ou le néoréalisme italien, qu'elle a découvert « la magie de l'image », et ressenti « comme une évidence » l'envie de faire du cinéma. **E. B.**



## La Nouba des femmes du mont Chenoua

1978, 115 min, avec Sawan Noweir, Mohamed Haimour

Tourné pour la RTA (Radio-télévision algérienne), le film entremêle de façon originale le parcours individuel de Leila, jeune architecte revenue dans la maison de son enfance, les souvenirs de six vieilles femmes qui ont vécu la guerre d'Indépendance et les histoires ancestrales de la région.

## TEWFIK FARÈS

Né en 1937, il étudie à la Sorbonne, avant de revenir en Algérie où il réalise des courts métrages avec Mohamed Lakhdar-Hamina et Mohamed Bouamari. Il appartient à la première génération de cinéastes algériens, celle qui se consacre presque exclusivement à la guerre d'indépendance. Hors-la-loi est son unique long métrage de cinéma.

## Les Hors-la-loi

1968, 102 min, avec Sid Ahmed Agoumi, Mohamed Chouikh, Cheikh Noureddine

En prison, peu après la fin de la Seconde Guerre mondiale, trois jeunes hommes font connaissance. Une fois évadés, ils s'engagent dans la lutte pour l'indépendance. Tewfik Fares, qui a signé les scénarios de Mohamed Lakhdar-Hamina (*Le Vent des Aurès* et *Chronique des années de braise*), réalisateur largement influencé par le cinéma américain à grand spectacle, a lui aussi puisé son inspiration de

l'autre côté de l'Atlantique et signe un film proche des westerns hollywoodiens.

## BELKACEM HADJADJ

Né en 1950, diplômé de l'INSAS, il réalise *Le Bouchon* en 1980 pour la RTA, ainsi que plusieurs courts métrages et un documentaire vidéo, *Sebeiba* (1992).



## Machaho

1995, 90 min, avec Hadjira Oul Bachir, Belkacem Hadjadj, Meriem Babes

*Machaho*, en kabyle, c'est « il était une fois ». Le film commence comme un conte : le paysan Arezki recueille Larbi, jeune homme mourant qu'il ramène à la vie et installe chez lui. Ce dernier s'éprend de Feroudja, la fille de la maison, qui tombe enceinte. Arezki, considérant que l'honneur de sa famille a été sali, part à la recherche de Larbi pour le tuer. Un film en langue berbère, qui a créé la surprise en Algérie.

## MOHAMED LAKHDAR-HAMINA

Né en 1934, il étudie à l'École de cinéma de Prague (FAMU), puis se spécialise dans la prise de vues. Après les accords d'Evian en 1962, il réalise plusieurs documentaires sur l'indépendance et fonde à Tunis l'OAA (Office des actualités algériennes). C'est à travers cette structure qu'il réalise reportages et documentaires, puis se lance dans la fiction. Son premier film, *Le Vent des*

*Aurès* (1966), récit épique proche du western, l'impose comme un des réalisateurs les plus talentueux d'Algérie.



## Le Vent des Aurès

1966, 90 min, avec Keltoum, Mohamed Chouikh, Hassan El Hassani

Dans les Aurès, une famille algérienne est détruite par la guerre. Le père est tué au cours d'un bombardement de l'aviation française. Le fils est arrêté pour ses activités politiques par l'armée coloniale qui saccage leur maison. La mère quitte alors le village pour tenter de retrouver son enfant et erre de camp en camp. Prix de la première œuvre au Festival de Cannes 1966.

## Chronique des années de braise

1975, 175 min, avec Jorgos Voyagis, Larbi Zekkal, Mohamed Lakhdar-Hamina

Premier long métrage africain à remporter la Palme d'or à Cannes (1975), le film raconte à la manière d'une épopée la lutte pour l'indépendance de l'Algérie, d'après un scénario de Tewfik Fares. Un film « grand spectacle », dans la lignée de *Ben Hur* et de *Lawrence d'Arabie*, fresque gigantesque en format panoramique qui raconte l'Histoire par le biais de l'histoire



individuelle, la fable d'Ahmed, petit paysan devenu révolutionnaire.

## NADIR MOKNECHE

Né en 1965 à Paris de parents algériens, il fréquente les cours de cinéma à la New School for Social Research à New York et réalise deux courts-métrages, *Hanifa* et *Jardin*. Avant d'écrire *Le Harem* de madame Osmane, son premier film, il retrouve l'Algérie où il a passé son enfance et adolescence et fait un séjour prolongé à Alger.



## Le Harem de madame Osmane

2000, 100 min, avec Carmen Maura, Myriam Amarouchene, Linda Slimani

Depuis que son mari l'a abandonnée, les locataires de madame Osmane subissent ses sautes d'humeur. Hantée par la peur de perdre sa respectabilité, l'ancienne maquisarde de la guerre d'Indépendance s'acharne à contrôler les faits et gestes de sa maisonnée. Tourné en français, ce premier film dépeint sans concession la société algérienne contemporaine.

## AZZEDDINE MEDDOUR

Né en 1947, il étudie à l'École de cinéma de Moscou (VGIK) puis intègre la RTA, où il réalise une série sur les guerres d'indépendance dans le monde (*Le Colonialisme sans empire*, 1978) et plusieurs films, dont *Entre nous* (1983) et *La Légende de Tiklat* (1991). Il est décédé en mai 2000, à l'âge de 52 ans.

## La Montagne de Baya

1997, 110 min, avec Djamilia Amzal, Abderrahmane Debiane, Ali Ighil Ali

À la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, des villageois kabyles sont dépossédés de leurs terres et pourchassés par les officiers du sultan et les soldats français. Ils doivent payer un impôt ou partir. Sur la route de l'exode, Baya, la fille du guide spirituel assiste au meurtre de son mari. Pour compenser le crime commis, on lui remet une somme d'argent. Cela permettrait aux villageois de s'acquitter de l'impôt, mais Baya veut respecter le code d'honneur et refuse d'y toucher. Elle se retrouve alors isolée au milieu des siens.

## SAID OULD-KHELIFA

Après une carrière de journaliste, il se tourne vers le cinéma avec *Ombres blanches* en 1990. Il tourne actuellement son deuxième film *Medhi* d'Alger avec *Aurore Clément* et *Miloud Khetib*.

## Ombres blanches

1991, 80 min, avec Rouiched, Myriam Mézières, Zakia Tahiri

Le film raconte le racisme subtil entre Algériens noirs et blancs à travers le combat d'une archéologue algérienne, décidée à obtenir l'appartement de fonction auquel elle a droit, mais qui lui est refusé

car son célibat « troublerait » le voisinage. C'est aussi l'histoire de son amour impossible pour Akli, un compatriote noir rencontré à Paris et qui, de technicien supérieur est devenu éboueur à Alger après son expulsion de France.

## AHMED RACHEDI

Né en 1938, il fait partie du groupe Farid, le premier organisme cinématographique du FLN qui compte René Vautier, Mohamed Guenez et Djamel Chandlerli. Son premier film *L'Aube des damnés* (1965) rencontre un large succès auprès du public. Directeur de l'ONCIC de 1967 (date de sa création) à 1971, il est également producteur de *Costa-Gavras* (Z) et de *Youssef Chahine* (*Le Moineau* et *Le Retour de l'enfant prodigue*).



## L'Opium et le Bâton

1969, 127 min, avec Mustapha Kateb, Ahmed Rouiched, Mahieddine Bachtarzi

Pendant la guerre d'Indépendance, le docteur Bachir Lazzak quitte Alger pour Thala, son village natal dans la montagne. Là, deux camps s'affrontent, ceux qui collaborent avec les Français et ceux qui ont pris le maquis. Au milieu de cette guerre fratricide, les villageois qui tentent de préserver la vie quotidienne sont progressivement pris dans l'engrenage.

## MOHAMMED SOUDANI

Ce réalisateur, qui a travaillé pour la télévision et pour le cinéma avec Roger Gnoan

## Brahim Tsaki : « Faire simple, pas simpliste »

Le nom de Brahim Tsaki ne nous était pas inconnu. En 1981, son premier film, *Les Enfants du vent*, connut une furtive sortie dans quelques salles françaises. Les Cahiers avaient alors salué sa poésie, sœur à maints égards de celle des Straub ou de Pasolini, ainsi que son goût pour une image très pure. Mais ses films suivants ne furent pas, hélas, distribués en France. *Histoire d'une rencontre* (1983), demeure pourtant à nos yeux une des réussites les plus éclatantes du cinéma algérien. Deux enfants, de milieux et de cultures différents (elle est Américaine, lui Algérien), se rencontrent. Ils sont sourds et muets. Ce handicap les rapproche et instaure entre eux un dialogue. « C'était un pari théorique, raconte Brahim Tsaki. Cette histoire aurait pu ne pas être crédible du tout. J'ai choisi ces personnages de sourds et muets pour incarner physiquement une idée aussi abstraite que l'absence de dialogue Nord-Sud. » Ce thème traversait déjà un des courts métrages des *Enfants du vent*, où la télévision amenait des images de l'Autre, de l'Occident, de même que plus tard *Les Enfants des néons*, troisième et à ce jour dernier film du cinéaste : « J'ai filmé des gamins qui déambulent dans une cité HLM à la lumière blafarde, un lieu très marqué qui permet de traiter le problème du territoire. Il y a ceux qui viennent de la cité et les autres. On peut donc être doublement étranger : immigré et originaire d'un autre quartier. »

Tsaki a passé sa vie à cheval entre Algérie et Europe. Après des études de cinéma en Belgique – « une très bonne école, où l'on apprend à faire des choses à partir de rien » –, il rentre au pays et intègre l'ONCIC. « Nous étions une vingtaine de cinéastes, très unis, avec à notre disposition de très bons techniciens, des équipes complètes, des budgets suffisants et surtout du temps. » Pour cette génération de cinéastes, filmer des histoires héroïques et nationales ne suffisait plus. « Un pays qui connaît un passé violent parle d'abord de cette violence, de la guerre, c'est légitime. Nous avons cherché à dépasser cette thématique originelle. » Tsaki pense en particulier à Omar Gatlato de Merzak Allouache, dont Alger est le décor et ses habitants les stars. Depuis vingt ans, l'éthique est la même pour Tsaki : ne pas mettre dans la bouche de ses jeunes héros des mots trop lourds ou trop bavards. « J'ai toujours essayé de faire simple, sans être simpliste. » **Évangéline Barbaroux.**

M'Bala sur Adanggaman (2000), est retourné en Algérie après une absence de trente ans pour tourner le documentaire Guerre sans images.

## Guerre sans images, Algérie, je sais que tu sais

2002, 90 min, avec Michael von Graffenried

L'origine du film, le travail du photographe Michael von Graffenried, exposé en 1998 à la Villette sous le titre *Algérie, photographies d'une guerre sans images*. De ces clichés d'hommes et de femmes photographiés à leur insu, il décide de faire un film avec le cinéaste algéro-suisse Mohammed Soudani. Certains inconnus des photos volées acceptent de se raconter, et des histoires surgissent des images fixes.

## OKACHA TOUITA

Né à Mostaganem (Algérie), il étudie le cinéma à l'IFC (Institut de formation cinématographique) et travaille d'abord comme comédien. Jusqu'en 1980, il est assistant-réalisateur de nombreux réalisateurs, dont Raoul Ruiz sur *Dialogues d'exilés* en 1974, année où il tourne son premier court-métrage, *Classe normale*.



## Les Sacrifiés

1982, 100 min, avec M. Khetib, Sid Ali Kouiret, Djamel Allam

En 1955, Mahmoud, expulsé d'Algérie coloniale, s'installe dans un bidonville de Nanterre où il monte un petit commerce de coif-

feur-cordonnier. Pris dans la lutte fratricide entre le Mouvement nationaliste algérien (MNA) et le Front de libération nationale (FLN), ainsi que dans la grève des travailleurs algériens en France et en Algérie, Mahmoud se retrouve en prison. Un film qui, selon Serge Daney, « ne mâche pas ses images » et fait surgir « un monde familier et pourtant jamais vu ». Prix Georges Sadoul, 1982.

## BRAHIM TSAKI

Né en 1946, diplômé de l'INSAS (Institut national des arts du spectacle et techniques de diffusion) à Bruxelles, il réalise son premier film, *Gare de triage*, en 1975 et entre au département documentaire de l'ONCIC (Office national du commerce et de l'industrie cinématographiques) à Alger en 1978. Il prépare actuellement son troisième long métrage [lire ci-contre].

## Histoire d'une rencontre

1983, 80 min, avec Boumediene Belasri, Carine Mathys, Allan Gill

Deux enfants sourds-muets. Elle, la fille d'un ingénieur pétrolier américain. Lui, le fils d'un paysan algérien. Ils se rencontrent et parviennent à communiquer au-delà de toutes les barrières culturelles qui les séparent. Se forme un couple à l'équilibre fragile. Mais le départ du père de la jeune fille pour un nouveau chantier met un terme à leur relation. Primé en 1984 au Festival de Ouagadougou.

## Les Enfants du vent

1981, 75 mn, avec Djamel Youbi, Boualem Bannani et les enfants de Sidi Yacoub

Documentaire en trois volets sur l'enfance, thème cher à Brahim Tsaki, qui y reviendra dans ses films suivants par l'intermédiaire de

la fiction. Dans *Les Œufs cuits*, il suit un petit garçon dont le travail est de vendre des œufs dans les cafés d'Alger. Un autre gamin est le héros de *Djamel au pays des images*, fasciné par son poste de télévision. Enfin, *La Boîte dans le désert* dresse le portrait d'enfants qui s'inventent des jouets à partir de déchets métalliques.

## ABDELAZIZ TOLBI

Né en 1938, il étudie le cinéma à l'université de Cologne et travaille quelque temps à la télévision allemande avant d'intégrer la RTA (Radio-télévision algérienne) pour laquelle il réalise plusieurs téléfilms dont *L'Homme traqué* (1969) et *La Clef de l'énigme* (1971). Noua, tourné également pour la RTA, connaît une exploitation en salles.



## Noua

1972, 90 min, avec des comédiens amateurs

En 1954, les paysans algériens subissent l'autorité du gouvernement français, qui leur impose fortes taxes, réquisitions des terres et embrigadement dans les troupes militaires en Indochine. L'espoir renaît avec les premières actions des révolutionnaires qui assainent les oppresseurs. Une analyse précise de la société algérienne de l'époque.

## HAFTA ZINAÏ-KOUDIL

D'abord connu pour ses romans, Hafsa Zinaï-Koudil a

terminé l'été dernier un feuilleton télévisé. *Démons au féminin* est son premier film. Son second long métrage est prévu pour 2003.

## Démons au féminin

1994, 100 mn, avec Doudja Achaïchi, Saïd Amrane, Ahmed Benaïssa, Fatima Berber

Pour les intégristes, les « démons » peuvent bien se « nicher » dans la femme. Alors il faut l'exorciser de cette présence satanique. A coup de bâton, c'est efficace, voire radical.

## MOHAMED ZINET

(1932-1995) : a commencé sa carrière comme comédien à l'âge de 10 ans et n'a cessé de jouer en Algérie, puis en France et en Allemagne. Créateur de ce qui allait devenir le Théâtre national algérien, il s'intéresse au cinéma en tant qu'acteur (il joue pour René Vautier, Daniel Moosman, Yves Boisset) puis réalise un unique long métrage, *Tahia ya Didou*, dont il est également l'interprète.

## Tahia ya Didou

1971, 120 mn, avec Himoud Brahimi, Mohamed Zinet, Georges Arnaud

Mélange d'images d'archives et de scènes de fiction, le film est un hommage à la ville d'Alger, qui est à l'origine du projet (commande de la municipalité). Mélange des genres aussi. Drôle, avec les commentaires de Momo et les pérégrinations de deux touristes français. Grave, lors de la confrontation entre un des Français, ancien militaire, et un Algérien qu'il a autrefois torturé.

## Mouloud Mimoun : « Le cinéma est le parent pauvre de l'expression culturelle en Algérie »

Critique, Mouloud Mimoun connaît bien l'histoire du cinéma algérien. Il dresse un tableau assez pessimiste de la situation actuelle.

« Depuis dix ans, le cinéma algérien est au point mort. Le terrorisme n'a évidemment pas facilité les choses. Durant la décennie noire des années 90, jusqu'en 1996-1997, tourner à l'intérieur du pays était très difficile. Rappelez-vous les 25 morts suite à une explosion sur le tournage de *La Montagne de Baya* d'Azzeddine Meddour en 1996. Nul n'a jamais vraiment su s'il s'agissait d'un accident ou d'un attentat, mais le doute est plus que permis. Aujourd'hui, les conditions de tournage sont meilleures. Mais, par mesure de sécurité, les équipes continuent à être encadrées. » Pendant les trente premières années de l'Algérie socialiste, le cinéma – production, exploitation, diffusion – dépendait entièrement de l'Etat. A partir de la libéralisation du régime, en 1988, le secteur s'est écroulé. Les mairies ont cédé les salles de cinéma à des gérants qui les ont transformées en salles de projection vidéo, voire en salles de jeux. On est passé de 400 à 20 salles, et encore, dans des états lamentables. Le cinéma est définitivement le parent pauvre de l'expression culturelle en Algérie. Pour la plupart, les grands cinéastes algériens sont d'ailleurs exilés. » Jusqu'au début des années 80, le cinéma algérien jouissait d'une notoriété internationale. *La Bataille d'Alger* fut Lion d'or à Venise en 1966, *Chronique des années de braise* Palme d'or à Cannes en 1975 : l'Algérie était présente dans tous les festivals et truitait tous les prix. Paradoxalement, cette période faste coïncide avec le parti unique. A cette époque, les cinéastes étaient organisés, dénonçaient la bureaucratie, luttèrent contre la censure. Avec la libéralisation du marché et le multipartisme, la situation s'est inversée. Rien n'a été pensé de manière à réorganiser la profession. Faire un film relève du parcours

du combattant. Le FDAIC – Fond de développement et d'aide à l'industrie cinématographique – n'a aucune ressource, rien ne vient l'alimenter. Les films produits ces dernières années l'ont été grâce à des aides départementales, communales et étrangères. Il y a en outre une absence de relève. L'Algérie manque de jeunes cinéastes. On peut seulement parler d'une relève franco-algérienne, des hommes de la deuxième et troisième générations en France. Au plan national, il n'y a rien.

« On a du mal à envisager une issue hors de cette impasse. La situation politique est désastreuse. L'Algérie vit une crise profonde, le divorce est réel entre la société civile et le pouvoir en place. Le cinéma subit les retombées de cette situation. Les initiatives de notre nouvelle ministre de la Culture, passionaria de la lutte contre le terrorisme dans les années 90, constitueront peut-être les premières mailles d'un redémarrage. On dit qu'elle souhaite lever l'interdit sur le matériel caméra imposé depuis 1988. Cela aurait l'intérêt de ne pas obliger les cinéastes à louer à l'étranger. Un CNC algérien est aussi en prévision. Mais la tâche est énorme : il faut instaurer une politique de retissage du parc de salles, encourager l'investissement, proposer des aides et des réductions sur les impôts pour inciter les investisseurs privés. »

« La Cinémathèque d'Alger est toujours là. Elle ne jouit plus, bien sûr, de son ancienne réputation de deuxième cinémathèque mondiale après la Cinémathèque française, mais elle continue de fonctionner. Elle est même restée la seule salle de projection pendant les années de terrorisme. Par ailleurs, deux associations de cinéphiles organisent des projections suivies de débats. Enfin, à l'initiative du cinéaste Djamel Bendeouch, une école de formation en cinéma et en audiovisuel pourrait ouvrir à Alger. »

Propos recueillis en octobre, à Paris, par Marie-Mathilde Burdeau

## REPRISE DE LA PROGRAMMATION ALGERIENNE DU 4 AU 10 DÉCEMBRE À BOBIGNY (93)

Magic Cinema, 2, rue du Chemin-Vert

Prix des places : 3 €  
Renseignements : 01 41 60 12 34  
Site Internet : <http://perso.wanadoo.fr/magic.cinema>  
E-mail : [magic.cinema.bobigny@wanadoo.fr](mailto:magic.cinema.bobigny@wanadoo.fr)

### Mercredi 4 décembre

18h30 *Omar Gatlato* de Merzak Allouache  
20h30 *Rachida* de Yamina Bachir-Chouikh

### Judi 5 décembre

18h30 *Les Hors-la-loi* de Tewfik Farès  
20h30 *Chronique des années de braise* de Mohamed Lakhdar-Hamina

### Vendredi 6 décembre

18h30 *La Citadelle* de Mohamed Chouikh  
20h30 *Les Sacrifiés* d'Okacha Touita

### Samedi 7 décembre

16h30 *Machaho* de Belkacem Hadjadj  
18h30 *Noua* d'Abdelaziz Tolbi  
20h30 *Démons au féminin* de Hafsa Zinaï-Koudil

### Dimanche 8 décembre

16h30 *La Montagne de Baya* d'Azzeddine Meddour  
18 h 30 *Ombres blanches* de Saïd Ould-Khelifa

### Lundi 9 décembre

18 h 30 *Le Charbonnier* de Mohamed Bouamari  
20 h 30 *Nahla* de Farouk Beloufa

### Mardi 10 décembre

18 h 30 *Histoire d'une rencontre* de Brahim Tsaki  
20 h 30 *Touchia, cantique des femmes* de Rachid Benhadj

Films soulignés : inédits en France.

En gras : projection en présence du réalisateur

## Table ronde

Pour accompagner la programmation algérienne, une table ronde sera organisée le dimanche 24 novembre à 11 h 30 au cinéma MK2 Hautefeuille autour du thème **La production cinématographique algérienne aujourd'hui**

### Participants :

Boudjemaa Karèche (Cinémathèque algérienne), Mouloud Mimoun (critique), Farouk Beloufa (cinéaste), Brahim Tsaki (cinéaste), Mohamed Chouikh (cinéaste), Yamina Bachir-Chouikh (cinéaste), Belkacem Hadjadj (cinéaste), Charles Tesson (critique), Thierry Lounas (critique).

Ivre de femmes  
et de peinture  
d'Im Kwon-taek



# CORÉE

## Aspects du cinéma contemporain

par CHARLES TESSON

Lorsque les Cahiers, dans le cadre de leur programmation cinéma du Festival d'automne 1999, outre l'hommage à Kiyoshi Kurosawa, ont donné un important coup de projecteur sur le cinéma coréen, ils ignoraient que ce rendez-vous allait plus ou moins modifier le statut de cette cinématographie en France. Ce qu'on pouvait dire alors (la Corée, *terra incognita* du cinéma asiatique, « grande oubliée, trop méconnue de la cinéphilie française ») n'est plus de mise aujourd'hui. L'hommage est tombé au bon moment, pour des raisons propres au cinéma coréen et pour des raisons liées aux mutations de la cinéphilie occi-

dentale dans son rapport au cinéma asiatique. Pour le cinéma coréen, en l'espace de quelques années, il connaît un bouleversement économique sans pareil. La crise de 1997 qui frappe tous les pays du Sud-Est asiatique, provoque le retrait massif des *chaebols*, ces conglomérats de grands groupes industriels comme Samsung qui investissent dans le cinéma en 1995 et déstabilisent la filière traditionnelle (production, distribution, exploitation). La profession, menacée de disparaître, se mobilise de deux façons, autour de la défense du cinéma national contre les films américains (la bagarre pour le maintien des quotas), et autour de la reconquête du public qui a porté ses fruits, la part de marché du cinéma coréen ayant doublé ces dernières années. Du coup, le cinéma coréen est devenu aujourd'hui, en termes d'économie et de production nationale,

le pays le plus en vue du cinéma asiatique, celui dont l'industrie (comparé au Japon, à la Chine, Hong Kong et Taïwan) est en bonne santé. Par conséquent, ce que les cinéphiles attendaient jusqu'ici du cinéma de Hong Kong, ils le trouvent plutôt dans le cinéma coréen qui assume crânement son rôle (voir *Musa*). Ce qu'on trouvait ailleurs, à Pékin et à Taïwan, à savoir des auteurs, on en trouve aussi en Corée (Hong Sang-soo, Lee Chang-dong). Le rôle qu'assumaient dans l'imaginaire occidental les films de Kurosawa (celui de *Kagemusha* et de *Ran*), est désormais pris en charge par ceux d'Im Kwon-taek (celui du *Chant de la fidèle Chunhyang* et de *Ivre de femmes et de peinture*).

Ces deux dernières années, le nombre de films coréens distribués en salles en France a dépassé en volume tout ce qui a été fait en sa faveur auparavant. A une époque où le cinéma coréen est à l'honneur, dans les festivals et auprès des distributeurs, il nous a semblé utile de resserrer la programmation autour de quelques noms et films récents qui condensent tout l'intérêt que nous portons à cette cinématographie. ■

### IM KWON-TAEK

Né en 1936, il tourne son premier film en 1962. Auteur prolifique, surtout dans les années 60 (son œuvre totalise près de cent films). Le public le découvre en 2000 avec *Le Chant de la fidèle Chunhyang*, adaptation littéraire et très originale d'un classique du *pansori*. Son dernier film, *Ivre de femmes et de peinture* a obtenu le Prix de la mise en scène à Cannes.

### Ivre de femmes et de peinture

(Chihwaseon)

2002, couleur. 117 min. Avec Choi Min-sik et Ahn Sung-ki.

Im Kwon-taek renoue avec son décor de prédilection, celui de la fresque historique, genre florissant du cinéma coréen des années 60 (l'action se passe à la fin du XIX<sup>e</sup>, avant que le rideau ne tombe définitivement sur la plus longue dynastie de la Corée) tout en se recentrant sur son sujet favori : les rapports entre un artiste et le pouvoir. A l'arrivée, un traité sur l'art (et sa nécessaire indépendance) et un savoureux et puissant auto-portrait sur l'économie libidinale de la création où, de manière basique, tout ce qui est à portée de regard et de main (de l'alcool et des femmes) est à portée d'art. Une affaire de santé, en somme.

### HONG SANG-SOO

Né en 1961, il s'impose en l'espace de deux films (*Le Jour où le cochon est tombé dans le puits* en 1996 puis avec *Le Pouvoir de la province de Kangwoon* en 1998) comme le cinéaste le plus original et le plus marquant de sa génération. Ce que confirment ces deux derniers films (le premier, montré à Cannes, à *Un Certain Regard*, en 2001, le second au récent



Festival de New York), qui creusent le même sillon tout en dévoilant d'autres facettes, toujours aussi attachantes.

### La Vierge mise à nu par ses prétendants

2000, noir et blanc, 126 min, avec Lee Eunjoo.

Autour de la splendide Soojung, deux hommes, un séducteur et un cinéaste en panne. Un téléphérique l'est aussi (en panne), suspendant tout (les personnages, le récit) dans le vide. Le langage aussi déraile : le lapsus d'un homme qui, au moment de jouir avec une femme, se trompe de prénom. Gênant. Comme toujours chez Hong Sang-soo, l'apparente construction du film, intelligente et complexe, a pour vertu de rendre tout terriblement humain. Et pathétiquement drôle aussi.

### The Turning Gate

2002, couleur. 115 min.

Un cinéaste désœuvré, en rupture avec son producteur, marqué par l'échec de son dernier film, accepte l'invitation d'un ami et va se ressourcer en province. Dans le tourniquet de la vacance du réel, il a le coup de foudre pour sa voisine de train, il renonce provisoirement à sa vie mal tracée dès qu'elle entre dans la sienne. Il la poursuit de ses ardeurs, sans trop se soucier du fait qu'elle soit mariée. Sans doute le film de Hong Sang-soo le plus serein et le

### Oasis de Lee Chang-dong

### PARK KI-YONG

Né en 1961, il débute dans le cinéma en 1993 comme producteur (*To the Starry Island* de Park Kang-Su) puis enchaîne avec la production de deux documentaires, l'un sur le cinéma coréen et l'autre sur le cinéaste Jang Sun-Woo). Il tourne son premier film en 1997 (*Motel Cactus*). Tourné avec une caméra numérique et des acteurs non professionnels, *Camel(s)*, présenté au dernier Festival de Berlin, à partir d'un canevas très simple, laisse une large part à l'improvisation.

### Camel(s)

2001, noir et blanc, 91 min

Un jeune couple, récemment marié, ressent le besoin de passer un week-end au bord de la mer, à l'écart de Séoul, pour retrouver les fondements de ce qui les fait vivre ensemble.

### PARK JIN-PYO

Né en 1966, il réalise plusieurs documentaires pour la télévision. C'est au cours du tournage de *Un d'eux, Love*, qu'il rencontre ce couple de personnes âgées et songe à un film qu'il écrit pour eux, tourné en DV, qui a été présenté à *Semaine de la critique* à Cannes.

### Too Young To Die

2002, couleur. 67 min. Avec Park Chi-gyu et Lee Sun-ye.

Un vieillard, veuf, rencontre dans un parc une vieille femme, veuve. Ils s'aiment, s'installent sous le même toit et redécouvrent avec ferveur les plaisirs sans réserve d'une sexualité épanouie.

plus accompli dans la dérision assumée de ce qui prolonge au quotidien la décision d'exister.

### LEE CHANG-DONG

Né en 1954, il se fait connaître dans les années 80 par ses romans avant de débiter comme scénariste pour Park Kwang-su et de réaliser en 1996 son premier film *Green Fish*, peu convaincant. *Peppermint Candy* (Quinzaine des réalisateurs, Cannes 2001), récit à rebours du désastre économique de 1997 à la dictature militaire, contribue à le faire connaître. Son dernier film, présenté au Festival de Venise, y a remporté le prix de la mise en scène.

### Oasis

2002, couleur. 132 min, avec Sol Kyung-gu et Moon So-ri

Un jeune arriéré mental s'éprend d'une jeune fille dans le même état que lui, même si leur union, qui suscite le rejet de leur entourage, est scellée de manière étrange (un viol). *Oasis*, dit Lee Chang-dong « peut être vu comme un film sur les frontières. La frontière entre soi et les autres (...). Et, aussi, la frontière entre une fantaisie appelée amour et la réalité quotidienne ou la frontière entre une fantaisie qu'on appelle un film et la vraie vie que parfois il représente ».



"Ces yeux là pourraient enflammer un village"



Un mélodrame sensuel et lumineux



"Une splendeur aux accents imprévisibles et envoûtants" *Cahiers du cinéma*

"Plus qu'une curiosité : une réussite à ne pas manquer" *CINEASTES*

"Par delà les larmes, la splendeur captive"

*me mage sandai*

# This is my moon

Un film de Asoka Handagama

**ACTUELLEMENT EN SALLES**

Les 3 Luxembourg (6<sup>ème</sup> arrdt) - Les 7 Parnassiens (14<sup>ème</sup> arrdt)

Document de communication du Festival d'Automne à Paris - tous droits réservés

